

beaucoup de prêtres son libéraux et les hommes les plus distingués sont en prison ou en fuite »¹¹.

Ed il rifiuto di Missirilli ad una salvezza ottenuta con quella cessione contro la quale egli ed i suoi compagni avevano sempre lottato è il primo passo verso la vittoria — che Stendhal sembra farsi intravedere — della giovane, nuova Romagna sul decrepito mondo romano.

Stendhal, Ferrara, l'Ariosto e il Tasso

di Mario Roffi

Alla fine del capitolo XI e principio del XII della *Cœuvrare*, Stendhal racconta molto succintamente che Fabrisio ferito, dopo l'uccisione di Giletì, si rifugia a Ferrara, dove era stato preceduto dal fedele Ludovico, che vi aveva preso in affitto un appartamento da un ebreo povero. Qui, curato da un chirurgo che cerca di ricavarlo con la minaccia di denunciarlo alla polizia, Fabrisio si offre a partire il giorno dopo per Bologna. L'episodio è stragrandissimo e non contiene la benché minima descrizione di Ferrara. Ma Stendhal conosceva assai poco la città dell'Ariosto, di cui si è tuttavia occupato in qualche misura e con alcuni spunti non privi di interesse.

In *Rome, Naples et Florence en 1817*, egli afferma di esserci stato; ma, così è vero — così come in molti altri luoghi da lui descritti — in quell'anno non ci fu affatto. La cosa è facile da provare, perché stava solta Stendhal è reo confessò. Infatti, quando a Ferrara andò davvero, ne darà notizia in due lettere che vedremo più d'acquicino, e nella seconda delle quali afferma: « J'ai vu Ferrare que je n'avais jamais vu »¹².

Il passo che riguarda la visita immaginaria del 1817 — poi sospeso insieme ad altri nell'edizione di *Rome, Naples et Florence* del 1826 — è il seguente: « Ferrare, 17 mai. [...] Me voici à Ferrare, qui fut une grande ville, tant qu'elle fut garder sa nationalité; depuis qu'elle est au pape, le légat pourroit nourrir un dens régiment de cavalerie avec l'herbe qui croît dans les rues. Les gens riches vendent leurs terres

¹¹ A. Sartor Shapé, Paris, le 21 juillet 1828, *Correspondance*, «Bibl. de la Platière», Paris, Gallimard, 1957, II, p. 159.
Vedi altresì E. Mazzoni, *Le calendrier de Scenofilo*, Faenza, 1920, alle date che interessano. In particolare «pour ceux sensés à (1817) il faut également se garder d'accepter les indications fantaisistes de *Rome, Naples et Florence* (n. 1, p. 388).

et vont s'établir à Milan. On peut acheter ici douze mille livres de rente pour cent mille francs. Il est vrai que lorsqu'un homme va trop souvent dans une maison où se trouve une jolie femme, le légat le fait appeler pour lui rappeler le neuvième commandement de Dieu. Un laquais est-il indiscernable de ses maîtres, il va au vendredi porter un os de poulet au légat³, qui bénit toute l'impie. D'ailleurs il n'y a point de spectacles. Je me hâte de quitter cette ville atroce. J'avais oublié le tombeau de l'Arioste; j'y vais en sédiote. Est-ce bien ici que ce grand homme rédigeait l'histoire de Jocunde à la cour du souverain? »⁴

Né est difficile individualiser les fonti di questa sommaria descrizione di Ferrara. Si tratta delle sue solite, e in particolare di Misson, Lalande e De Brosses, a cui ci pare tuttavia sia giusto aggiungere Madame de Staél, a sua volta per il vero certamente ispiratasi ai successi suoi predecessori. Vediamo i passi che ci sorbrano aver direttamente influenzato Stendhal:

Misson: « Ferrare est fort grande et assez belle. Quelques-uns disent qu'elle fut appellée « Ferrare quasi forte avara », à cause de la richesse de son commerce; mais aujourd'hui tout y est pauvre et démodé d'une manière à faire pitié. Nous étions rencontrés dans un carrefour, au milieu de quatre fort grandes rues, (probablement le célèbre incrocio degli antichi Corso Ecale I d'Este e Coeso Biagio Rossetti, dove sorge il Palazzo dei Diamanti) nous nous sommes arrêtés quelques moments sans appercevoir aucune personne si de côté ni d'autre; on convient aussi que cette Ville a plus de maisons que d'habitants [...]. Vous savez que cette démolition est un effet de la rigueur du Gouvernement; il faut comprier que tout ce qui tombe entre les mains des Papes, devient aussitôt misérable [...] L'ancienne université de Ferrare, est presque entièrement réduite à un méchant collège de Jésuites [...]. On nous a montré à l'Opéra où nous n'avons rien vu de merveilleux. La principale actrice étoit une assez jolie petite chanteuse de douze et treize ans, qui fitoit ce jour-là son coup d'essai sur le Théâtre, et qui selon la voix publique en devoit faire un autre le même soir avec un des principaux Gentil-

³ Histoire..., nota di Stendhal.

⁴ Rose, Naples et Florence, Nouvelle édition sous la direction de Victor de Rivier et Léonard Ernest Abbaudia, Genève, Éditions Servier, Paris, Honoré Champion, s.d., II, App., pp. 389-390. A questa nuova edizione delle Opere di Stendhal, che non ha essere obbligata, ci riferiamo sempre, salvo diversa indicazione.

hommes de la Ville. Toutes les premières loges étoient pleines de Jésuites et d'autres telles gens »⁵.

Lalande: « La population de Ferrare qui était autrefois de cent mille habitants n'est plus que de cent mille, encore faut-il y comprendre — ammette a malincuore Lalande, come se si trattasse di esseri sub-sammi — trois mille Juifs. La population des campagnes diminue également: aussi les eaux se sont débordées, les canaux sont engorgés et le peu d'habitants ne suffisent plus pour ces travaux, l'air y est devenu malaisin »⁶.

De Brosses: « La ville de Ferrare est vaste et spacieuse. Je crois que ce sont les épiphées qui lui conviennent; vaste, car elle est grande et déserte; spacieuse, car on peut se promener fort à son aise dans de magnifiques rues tirées au cordeau, d'une longueur étonnante, larges à proportion, et où il croît le plus joli foie du monde. C'est un dommage que cette ville soit déserte; elle ne laisse pas que d'être belle, non pas par ses maisons magnifiques, mais parce qu'il y en a point de laides. En général elles sont toutes bâties en briques et habitées par des chaus bleus, de moins ne vîmes-nous autre chose aux fenêtres »⁷.

MADAME DE STAËL: « Ils arrivèrent ensemble à Ferrare, l'une des villes d'Italie les plus tristes; car elle est à la fois vaste et déserte; le peu d'habitants qu'on y trouve de loin en loin marchent lentement, comme s'ils étaient assaillis d'avoir du temps pour tout. On ne peut concevoir comment c'est dans ce même lieu que la cour la plus brillante a existé, celle qui fut chassée par l'Arioste et le Tassie. On y montre encore des manuscrits de leurs propres mains et de celle de l'auteur du *Pastor fido* »⁸.

Così si vede, com'era si re viaggiatori del 600-700, alla Staél e a Stendhal — cosa peraltro di dominio pubblico — è la constatazione della decadenza di Ferrara, che Stendhal, ben volentieri accogliendo lo spirito anticlericale del protestante Misson, attribuisce anche lui al dominio papale, mentre prende da De Brosses, varianadol di poco, l'immagine del fieno che cresceva abbondante nelle belle strade della città.

⁵ M. MISSON, *Nous sur le voyage à l'Italie*, La Haye, 1702, I, Lettre XXX, pp. 289-292.

⁶ M. DE LALANDE, *Voyage en Italie*, *Journal d'un voyageur*, Toulouse, 1783-1788, vol. VII, ch. XXVII, p. 385.

⁷ C. DE BROSSES, *Lettre familière sur l'Italie*, Paris, Firmin-Didot, 1831, I, Lettre XXX, pp. 248-250.

⁸ Corine, Paris, Garnier, s.d., p. 332.

A Madame de Staél ci sembra infine dovuto il confronto, pur limitato all'Arionto, degli stolti splendori, anche letterari, con l'attuale desolazione. Il resto è suo, e riccheggià temi cari all'attimo viaggiatore e furor coseste di Francia, Stendhal, noto simpatizzante carbonaro: la decadenza dovuta alla perdita dell'indipendenza (così ovviamente va intesa l'espansione « nationalité »⁴, l'interesse per gli aspetti economici della realtà, e soprattutto il tono inconfondibile, pieno di ironia e di pathos sociale e nascosto.

C'è poi, nella copia di Civita Vecchia, una nota che rincasa la dote sui costumi di Ferrara. Così le riposa il Del Litto: « Voici une note que Stendhal a portée sur l'exemplaire de Civita Vecchia, et que nous pouvons reproduire, puisqu'il est entendu que l'italien, comme le latin, brave l'oubliet : » Voici les mœurs de Ferrara vers 1790. Davide le père y chantait, le cardinal Belmonte y gouvernait, et le public répétait :

A quoi que de Golia ruppe la fronte
Rompe le c... »⁵ Il Cardinal Belmonte »⁶.

Non siamo riusciti a trovare dove Stendhal abbia pescato questi due straordinari versetti. Probabilmente nel repertorio delle malignità che corrono di bocca in bocca e che non si mettono per iscritto (Stendhal però questa ce l'ha messa, sia pure in una nota privata, che i poteri trivellenti e curiosissimi hanno poi pubblicato) e che è impossibile stabilire se siano « vox populii » (non necessariamente « vox dei ») o un semplice falso del venticello della canzonetta.

Sta comunque di fatto che il cardinale Francesco Pignatelli di Belmonte è stato a Ferrara, prima come pro-legato, poi come legato fra il 1767 e il 1796⁷, mentre il celebre tenore Giacomo Davide (1730-1834)

⁴ Ricordiamo il passo dell'*Histoire de la puissance et de l'influence de l'Italie*, nel quale Stendhal affirma: «Car act [...] studia longue quinque millions d'Italiens, révise une constitution libérale, entendent et qu'ils ne consentent pas en subjacent au qu'ils adorent», con la cosa che prende proprio Ferrara come esempio della decadenza nulla dell'arte in seguito alla perdita dell'indipendenza: «L'Italie pour lire dans un espace domestique. Longue, après la mort d'Alphonse II, Ferrare passa sous papet, arte e cultura indipendente elle possiede son école», *Mémoire de la puissance et de l'influence de l'Italie*, Genève, Edito-Servizio, Champis, Parigi, 1799, I, p. 44.

⁵ Nel, scrivendo in italiano, non possiamo del resto « briser l'assonance ».

⁶ Rose, *Napoli et Florence*, cit., II, App., p. 478.

⁷ Vedi la *Tavla cronologica dei Governi dominanti, governatorati legali, capi di governo, reazionisti di Ferrara, ricordati di stromi prestiti, dal 1798 al 1839* (Biblioteca Comunale Ariostea, Nla, 8).

— capostipite di una famiglia di grandi cantanti, e che può benissimo aver cantato nella città estense — « affrontò (come dice senza ombra di malizia il Sartori) la concorrenza degli esistenti sul loro stesso terreno, cosa il caro d'agilità »⁸.

Come abbiamo accennato, Stendhal dà notizia della visita da lui realmente compiuta a Ferrara, in due lettere.

La prima è diretta a Alphonse Gonçalvin ed è datata da Isolabell, le 17 janvier 1828⁹, sulla via del ritorno in Francia, dopo la sua espulsione da Milano per iniziazione della polizia austriaca, avvenuta il 1º gennaio 1828. Siccome nella stessa lettera afferma di aver assistito a uno spettacolo d'opera a Bologna il 26 dicembre 1827 (e non c'è motivo di dubitare), il suo soggiorno a Ferrara deve essere avvenuto fra il 27 e il 30 dicembre. E deve essere stato brevissimo, a giudicare dal poco che dice di aver visto, ma deve avere comportato almeno un pernottamento.

Ecco il testo del brano di detta lettera che si riferisce a Ferrara: « J'ai été enchanté du spectacle de Ferrare. Il n'y avait de marais que la partition du matin. C'était l'Isolana de ce pauvre Moretti. Ces hommes est en musique ce qu'est en littérature M. Noël » ou M. Dixot¹⁰. J'ai trouvé l'hiver à Ferrare. Ce sont les plus obligantes des bonnes. Un ami de diligence voulait me présenter parquet. L'étranger est fort rare sur le bus Po ».

Nella seconda lettera già citata, datata da Sutton Sharpe da Parigi, il 23 marzo 1828, ritorna sull'argomento in quei termini: « J'ai vu Ferrare que je n'avais jamais vu. La prison du Tasse m'a touché. Lord Byron s'y fit enfermer deux heures, il s'y frappa le front sans cause, m'a dit le gardien actuel. Mais de quoi m'avisez-vous de vous parler de ce casicot? J'ai vu le nom de Mr. Rogers écrit sur le mur le mur le gauche ».

⁸ C. SAINTIER, *David et Davide*, in: *Encyclopédie dello Spettacolo*, vol. IV, Roma, 1851.

⁹ Correspondance, cit., III, pp. 132 e seg.

¹⁰ Date le caratteristiche dei due personaggi, così sono trascurabili del *Larousse Grand dictionnaire du XIX^e siècle*, allo stesso modo, si può ritenere sia di Jean-François-Michel Noll, « banquier, diplomate et administrateur français (1753-1811) » sia — con minor probabilità — se si guarda alla differentia del nome completo e con maggiore sicurezza — se si guarda alla qualità più specificamente italiana — di François-Michel Joseph Noll da Querreson, « poète et théâtreur français (1753-1845) ».

¹¹ François-Xavier-Joseph Desa, « moraliste et historien français (1773-1851) ».

Ora, a corroborare la veridicità di questa breve visita di Stendhal, sta di fatto che in quei giorni si dava veramente al Teatro comunale di Ferrara un'opera di Francesco Morlacchi, il cui titolo esatto è *Tekahé e Isolka*¹¹; né l'abreviazione stendhaliana ci sembra tale da sollevare dubbi sul fatto che vi abbia assistito (i musicologi novaresi forse ingiusto o quanto meno eccessivo il giudizio sbagliato sul Morlacchi).

L'accenno alla cattiva del ferraresi nella prima lettera e alla commozione provata visitando la presunta prigione del Tasso¹² nella seconda, sono indubbiamente sinceri; come non improbabile appare l'episodio che aggiunge una nota di colore alla visita di Byron, abbassandosi faticosamente nel 1817, quando fu a Ferrara, perché il custode « ne ricordasse a distanza di dieci anni, Completa l'attendibilità del resoconto l'implicita scusa per aver parlato di quel « cache » con Sutton Sharpe (che Stendhal pensava evidentemente poco interessato alla faccenda) e la giustificazione della cosa nell'aver trovato sul muro a sinistra il nome di un nipote di Sharpe, Mr. Rogers, che ivi passando aveva creduto, seguendo un malevolo dero a morte, di immortalarsi imbrattando il muro. Oggi, la seguito al restauro e alla pulizia dell'ambiente (non per questo meno tetro) non c'è più traccia di quel nome, né, per fortuna, di altri.

Nell'*Itinéraire italien*, che è, come dice Del Lino¹³ una « sorte de précis que Stendhal a écrit à son cousin Romain Colombe en 1828 », così il Nostro segnala le cose notevoli da vedere a Ferrara: « Pour sis francs un voltairin conduira à Ferrare (da Bologna): cache du Tasse,

¹¹ In *Concordanze di vita del Teatro Comunale di Ferrara, 1738-1930. Elenco degli spettacoli dai rappresentati dal 1738 alla inaugurazione. Biblioteca Comunale Ariostea, II, 16, 5, 28*, è dato il cartellone della stagione « 1827-1828 - Carnevale - Opere: Tebaldo e Isolka di Francesco Morlacchi, Il Crociato in Egitto di G. Meyerbeer », con Tabella completa dei castelli, dei discorsi e l'indicazione dell'ultima recita della stagione. « Il 25 febbraio, alle ore 11 del mattino ».

¹² Stendhal avverrà ancora a questa visita nella bellissima pagina dedicata a S. Crocifisso in Provenza d'avec Rome, III, p. 357. Il Selleri, nella sua ossia classica biografia del Tasse, esclude che la volta successiva che tuttora si mostra al visitatore nell'Opere S. Anna sia stata vera prigione del Poeta. Per parte nostra la cosa non ci sembra impossibile. Considerate, visitare questa prigione era una specie di pellegrinaggio per gli ammiratori del Tasse, da Goethe (E quale non ci andava — vedi *Viaggio in Italia*, Firenze, Vallecchi, 1853, p. 140), a Byron, che vi si trattenne nel 1817, marziosa ispirazione per il suo *Lamento di Tasse*, a Stendhal stesso.

¹³ Roma, Naples et Florence, cit., II, Annesso, p. 681.

maison de l'Arioste, manuscrits de ces deux poètes à la bibliothèque, misel avec des vignettes. On donne trois poésies au gardien »¹⁴.

Che si trattò di cose da lui realmente vedute all'infante, come abbiamo detto sopra, della prigione del Tasse, non si può né provare né smentire, ma il suo ci sembra più probabile del sì. Perché di pare siano che, nelle due lettere citate, non accenni a una sua visita alla casa dell'Arioste; e quanto ai manoscritti dei due poeti nella biblioteca, se si fosse recato a vederli, avrebbe segnato al cogno anche la tomba dell'Arioste, che già vi si trovava da tempo (vi era stata trasportata dalla chiesa di S. Benedetto nel 1801), tomba invece da lui — dopo averne parlato, come abbiamo visto, nell'immaginaria visita a Ferrara del 1817 — stranamente dimenticata.

Né siamo riusciti a capire che cosa sia il citato « misel avec des vignettes ». Non la Bibbia di Borsig, diremmo, che era emigrata a Modena con gli Estensi; insieme, per quanto poco propenso verso le cose di tipo religioso, nemmeno Stendhal avrebbe degradato quell'ingrige codice a un semplice « mensale illustrato ». C'erano invece allora nella biblioteca di Ferrara parecchi importanti codici religiosi (più tardi trasferiti al Museo di Schilpario dove si usavano tattuzi) a qualcuno dei quali, con un po' di buona volontà, si potrebbe attribuire l'allusione. A chi poi dovesse essere dato i tre poemi di manuscr. non è chiaro; al custode della prigione del Tasse, a quello della casa dell'Arioste, al bibliotecario della biblioteca o di altro luogo dove fosse il « misel avec des vignettes »? L'imprecisione del piccolo particolare pratico non fa che aggiungere indeterminanza e poca verosimiglianza alla sua conoscenza delle cose citate.

Ci pare di poter affermare che di certo Stendhal, nella sua breve visita di Ferrara agli ultimi di dicembre del 1827, non ha visto che l'opera di Morlacchi al Teatro comunale e la presunta prigione del Tasse. Il resto lo ha detutto o da precedenti viaggiatori francesi o da informazioni (o dicerie, come nel caso dei versetti sul cardinal Belisomi) acquisite — ci sembra probabile — nei salotti di Bologna, durante i vari e ben più importanti soggiorni suoi in quella città.

Stendhal infine passò certamente da Ferrara, recandosi da Trieste a Civitavecchia per insadarsi in quel consolato, come annunciava nella

¹⁴ Ibidem, pp. 611-632.

lettera datata Coefb (in realtà Trieste) « le 23 février 1831 », indirizzata a Adolphe de Marest: « j'ais droit devant moi par Ferrare, Bologne et Florence, si je puis »²².

Egli dovette passarvi fra il 1^o e l'8 aprile, date rispettivamente della sua partenza da Trieste e del suo arrivo a Firenze. Quanto sia durata la sua fermata a Ferrara non è dato sapere, bastando anche, a un viaggiatore dal fiume e dalle simpatie di Stendhal, una brevissima nota per scrivere poi (da Firenze, nel clima caldo dei mesi del '31 non ancora del tutto spenti, anzi quali egli era doppiamente interessato, come quasi carbonaro e come console di Francia) una succinta ma vivacissima descrizione dell'atmosfera che regnava nella città: « Ferrare était terrible et semblait encore plus déserte que de coutume. Tous les bourgeois et les trois quarts des nobles sentent que légalement ils ont excusé la peine de mort. Le voltingue de Mamooee les fait trembler; Ils se voient déjà dans les cachots malains de cette forteresse. Ils s'attendent à des exécutions étonnantes de la part de S.A.R. et R. Monseigneur le duc de Modène, dont l'exemple peut influer beaucoup sur le gouvernement de Ferrare. Ils ont peur du cardinal Oppiziano, archevêque de Bologne et légat à latere dans les quatre légations, astreito fort modéré et qui semble avoir changé de caractère »²³.

Stendhal coglie esattamente gli elementi essenziali della situazione politica ferrarese del momento. Che lo informò doveva essere bene addentro alle vicende di quel periodo. Che i borghesi e i nobili, protagonisti di quei mesi, avessero inciso « légallement » (ovviamente secondo la legalità dei tiranni) nella pena di morte fuori di dubbio, avendo costretto — sia pure pacificamente — il legato ad andarsene, e avendo instaurato un governo provvisorio patriottico, che durò dal 7 febbraio al 6 marzo 1831, terminato con l'intervento austriaco — al quale non fu opposta resistenza — e col ritorno del legato. Esatta al millimetro la proporzione della partecipazione dei nobili²⁴ e ben giusti-

²² Correspondence, cit., II, p. 262.

²³ Lettre rapporto (informazione e piena di acuti giudici sulla situazione dei posti attraverso e in particolare nell'andamento dei suoi passati negli stati pontifici) da conte Edoberti, ministro degli esteri della rivoluzione parigina del 1830, che accolse Carlo X ed ebbe grande influenza sugli avvenimenti italiani del '31. La lettera è datata « Florence, avril 1831 » (Correspondance, cit., II, pp. 268-269).

²⁴ Sulle vicende del '31 a Ferrara, vedi F. QUENTINVILLE, Un'ore di rivoluzione a Ferrara, Bologna, Zanichelli, 1930, e in particolare la nota (1) a p. 333: « Nella sola città di Ferrara presero parte attiva ai moti del 1831 ben 29 nobili, su una nobiltà

ficata anche la parsa del tremendo esempio che veniva da Mantova e da Modena: Ciro Menotti era in prigione a Mantova, e al ritorno in Modena dal duca traditore, Sua Altezza Imperiale e Regia sostituto-cittadino Francesco IV, dopo la breve ma gloriosa rivolta, doveva esservi impiccato il 26 maggio 1831.

A Ferrara la repressione fu meno dura²⁵ che a Modena e altrove, indubbiamente anche per la minore combattività dimostrata dal ferrarese, la cui lotta di quel drammatico mese non doveva tuttavia essere meno ferocia, come dimostrarono le vicende degli anni successivi; ma l'atmosfera di temore nella città doveva essere senza dubbio, in quei primi giorni dell'aprile 1831, quella descritta da Stendhal.

* * *

Vediamo ora brevemente in quali occasioni e come Stendhal parla ancora di Ferrara, della sua storia, della sua civiltà e di fatti e situazioni che con Ferrara hanno vanta qualche legge.

Tralasciamo i numerosi passi nei quali Ferrara viene menzionata insieme a Bologna, Ancona e altre città dello stato pontificio nel rapporto di carattere prevalentemente economico del console Stendhal al suo ministro degli esteri, come pure citati — perfino poco narrante — della città come luogo di passaggio di qualche personaggio storico o d'avventura, o di sé stesso nei suoi viaggi e trasferimenti da un paese all'altro della penisola. Vale invece la pena di ricordare — a completamento del quadro sopra citato della situazione politica di Ferrara agli albori del Risorgimento — alcuni altri interessanti giudici di Stendhal.

In una lettera a Adolphe de Marest, datata Mantova, 26 marzo 1820, così si espone, a sottolineare il regime più tollerante vigente a Bologna rispetto a quello assai più rigido e persecutorio delle altre legazioni pontificie: « Bologne est pleine de réfugiés qui arrivent de Ferrare, Cesena, Ancone, Macerata où le goûtement est comme celui

di una quantité de familles ». Sono, invece, con? nno, la perspicacia popolare, dato il costume modenese e dall'altri di quella prima battaglia sciogliersi.

²⁵ « La fortezza che i più ottimistici considera a rifugiarsi a Bologna e che l'arriva, rimossa delle conseguenze che sua troppo fiera reazione poteva produrre, consigliava cosa stessa la salma alla Corte pontificia; non si ritiene quindi le ossidi vendette che si potessero tenere » (Baldini, p. 302-188).

de Calaro, sous les Give to God¹⁴. C'est une persécution exercée par les bigots et les nobles. Voici le mécanisme: les *legati* sont des enfants, des jeunes monsignori appartenant au grades familles de Rome. Comme enfants ils se laissent mener par les évêques¹⁵.

Ferrara è invece associata a Bologna e, in parte, a Rimini e Ancona quanto a maturing rivoluzionaria liberale, nella lettera a Adolphe de Maestri data Roma (in realtà Milazzo), 30 agosto 1820: « Les journaux libéraux sont pleins d'exagérations sur le libéralisme de l'Italie. A Rome, tout est prétisé, laquais ou traqueurs de prêtres; les nobles, bêtes comme des porcs; il n'y a pas le plus petit élément de libéralisme. Chaque ville a quinze ou vingt jeunes gens qui lisent B. Constant et font des oíres¹⁶. Le contraire à Bologne et Ferrare. Un peu des deux à Rimini. Autre chose; là la révolution est naître¹⁷.

Dei numerosi passi nei quali stigmatizza il repressivo e schiavistico regime pontificio, che fa preferire ai sudditi del papa (fra i quali i ferraresi) addirittura il regime austriaco della Lombardia, citeremo i seguenti, tratti dalla lettera-rappuccio al Ministero degli Esteri duca di Broglie, datata Civitavecchia, 8 aprile 1835¹⁸: « Dans les provinces, un homme fait un beau cadeau au valet de chambre du cardinal du pays, et l'adversaire contre lequel il plaide est mis en prison comme libéral. C'est à lui à faire un cadeau à un autre valet de chambre pour en sortir (p. 48) [...] Tout le monde croit que la première guerre entre la France et l'Autriche ne prenne son champ de bataille dans la fertile Italie. Mgr. Matini disait: "L'Italie succédera aux Pays bas". Cette esperance fait tout l'avenir des peuples, de Bologne à Ferrara, à Spoltore et Rieti (p. 53) [...] De Bologne à Spoltore, les jeunes gens romanesques rêvent une charme. L'immense majorité vivrait fort tranquille et vivrait fort heureuse, si elle était gouvernée comme la Lombardie, où le suffit de ne pas lire et de jamais parler politique pour être traité avec justice par le Souverain (p. 54) ».

¹⁴ Il generale Donadieu (Give to God, epigramma strabiale non inseribile) fa l'assise della crudele repressione della cugina liberale dell'avvocato Paul Didier a Genova (designata con l'etico nome di Calaro), nel 1826. Dubita la pertinenza di Stendhal a quella ragione (cf. V. DEL LUKE, nota a STENDHAL, *Vie de Henri Brulatour*, Genève, Éditions-Servir, 1968, vol. I, p. 346).

¹⁵ Correspondance, cit., I, p. 1918.

¹⁶ Evidentement « libéral ».

¹⁷ Correspondance, cit., I, p. 1835.

¹⁸ Correspondance, cit., III, pp. 47 e sgg.

Dove è notevole l'intuizione, precurtrice della linea, poi realizzata da Cavour e Napoleone III, della funzione obiettivamente vantaggiosa all'indipendenza italiana di una guerra fra Francia e Austria.

* * *

Di qualche interesse sono altresì gli accenti di Stendhal agli Estensi. Nelle immaginarie *Promenades dans Rome*, parlando dei Borgia — e parafrasando o copiando alla lettera il Sismondi — ricorda che « le 4 septembre 1501, Lucrèce Borgia, fille du Pape, plus remarquable encore par son esprit que par sa beauté, épouse Alphonse, fils ainé du duc de Ferrare »¹⁹, ed è molto indulgente con la leggiadra ma un po' insipiente Lucrezia, né ce ne dàle: « Sa conduite devint régulière (« régulare » anche, a parte l'idilio forse solo platonico col Berbo, il suo intrigante cognato Francesco Gonzaga? ad.c.); elle avait eu quelques galanteries difficiles à raconter²⁰; mais il ne faut attribuer ses divorces qu'à la politique de son terrible père, et ne pas oublier que César Borgia, son frère, est le héros du Prince de Machiavelli »²¹.

Un esempio poi di come Stendhal, copiando quel tutto, come spesso gli è accaduto, riuscisse con tigli, riasumi e poche aggiunte sapienti, a « vivificare » un freddo racconto ereditato di questo o di quello (in questo caso il Sismondi), ci è dato dalla narrazione che egli ci fa della curiosa congiura di Giulio e Ferrante d'Este²².

Notevole pure il breve passo in cui rievoca il sogno di sollevo dato da Alfonso I, alla notizia della morte di Leone X: « Alphonse, duc de Ferrara, n'étant à ses dernières ressources, était menacé d'un siège dans sa capitale et se préparait à vendre chèrement sa vie, quand il reçut la nouvelle de la mort de Léon X. Y avait-il contribué? Dans sa joie, il fit frapper des monnaies d'argent, où l'on vit un berger attachant un agneau des griffes d'un lion, avec cette exergue, tirée du livre des Rois: De manu fessis »²³. Dove il racconto del Sismondi, « à peu près naturel », come annota il Caracciolo, è tuttavia drammatizzato dal sospeso-

¹⁹ Promenades dans Rome, III, pp. 36-37. Il Cesario suggera avvicinamento le finali di Stendhal e qui si particolare Sismondi, *Histoire des Républiques italiennes*, I, XIII, pp. 151-155.

²⁰ Stendhal lo racconta, ma Stendhal scrive.

²¹ Didier, p. 57.

²² Promenades, cit., II, pp. 326-329.

²³ Alphonse, p. 72. Si veda la nota di Cesario a p. 416.

interrogative: « Y avait-il contribué? », di sapere tipicamente stendhaliano, storicamente certo assordato, ma non del tutto peregrine, parlando di un'epoca, quale fu il Rinascimento, dal veleno facile.

E per rimanere in carattere con quell'età grande e terribile, che oltre al veleno aveva anche il pugnale facile, nell'*Histoire de la peinture*¹⁰, Stendhal accusa Alfonso II di aver ucciso la sua prima moglie, Lucrezia de' Medici: « La seconde fille de Côme fut mariée au duc de Ferrare Alphonse; aussi belle que sa soeur, elle eut le même sort; son mari la fit poignarder ».

Come vedremo a suo luogo, Alfonso I e Alfonso II ritrovano in scena in altri passi di Stendhal dedicati alla pittura, all'Arzino e al Tasso, e a quei principi si aggiunge, con un salto di qualche secolo, Maria Beatrice Ricciarda, l'ultima discendente diretta degli Esteasi di Modena.

Nel passo più sope ricordato dell'*Histoire de la peinture en Italie*, Stendhal accenna a una Scuola ferrarese, perdutasi con la perdita dell'indipendenza di Ferrara alla morte di Alfonso II. Ma poi, sia nella stessa *Histoire* che nelle *Promenades dans Rome*, egli non riconosce più tale Scuola autonoma, la cui individuazione critica è peraltro un'acquisizione assai recente, dovuta, come è noto, ad Adolfo Venturi, e più ancora a Roberto Longhi con la memorabile *Officina ferrarese*.

Nel capitolo XXXIII dell'*Histoire de la peinture*¹¹, egli si limita a

¹⁰ I, p. 17. Paul Achelis sostiene che Stendhal non ha affatto preso questi aneddoti, come afferma, da un « recueil d'anecdotes du siècle siècle », ma dal Lalaude, di cui lo stesso Achelis cita l'inizio della narrazione (P. ACHELIS, note a STENDHAL, *Histoire de la peinture*, cit., I, pp. 291-298). Ci passa sulla ripartita delle 2 passe che riguarda la storia di Lucrezia secondo Lalaude: « En 1548, chose est une fille qu'on nomme Lucrezia, et qui épouse Alphonse, duc de Ferrare; mais son mari ayant été pris contre lui de sa condotte, le fit mourir. Celle I fut décapitée de cette mort; il ne voulut jamais porter le nom de la due, et l'appela, devant qui le duc de Ferrare la pourvut, ne voulut point prononcer contre sa tête déchiquetée ». (M. DE LALAUDE, *Vasari*, cit., II, p. 191). Cava II « Passages de l'Historie », da cui Lalaude ha tratto gli aneddoti, si mette della *Mémoires historiques* di F. SITTIMANI, ma, nell'ambito di tutto di Pise, vol. III, aprile 1761, citata da G. E. SALVINI, *Tragédie malheureuse*, Pise, 1898, p. 61: « (Lucrezia) [...] mourut le bove tournois (aggiunge la leggenda) non sans faire sospira di volontà, farlaide dace da suo marito, che vi era sotto di non essere da lei amata, ma che era amata altri subdolamente ». Il Salvi, come tutti gli storici che trattassero gli Esteasi, dichiarò intenduta la leggenda.

¹¹ I, p. 167.

definire le caratteristiche secondo lui essenziali delle « cinq grandes écoles », vale a dire « l'école de Florence », « l'école lombarde », « l'école de Venise » e « l'école de Bologne ». Nella « Table chronologique des artistes les plus célèbres », l'unico ferrarese nominato — in grassetto — è il Guercino¹². Nella « Liste des grands peintres » che segue, divisa nelle cinque grandi scuole, assegna il Garofalo alla Scuola romana, col numero 3 quale indice di qualità, il Guercino alla Scuola di Bologna, e senza numero, vale a dire fin i massimi (a giudicare dal fatto che senza numero figurano, nelle diverse scuole, Michelangelo, Leonardo, Raffaello, Giorgione, Tiziano), Annibale Carracci, Guido Reni, il Donatello e, appunto, il Guercino, anche se la spiegazione che dà dell'assenza del numero 1 (tutti gli altri vanno dal 2 al 6) è un po' diversa¹³. Pure alla scuola bolognese, e soltanto col n. 5, sono assegnati Dosso Dossi e il Bonone. Si tratta, come si vede, salvo che per Dosso, di assegnazioni non del tutto peregrine, specie per quanto riguarda il Guercino, che gravità certo più su Bologna che su Ferrara, come peraltro afferma (e in parte notevole anche oggi), pur essendo in provincia di Ferrara, la sua città natale, Cento.

Nessuna traccia dei grandi ferraresi del Quattrocento, Tura, Cosma, De Roberti, benché il Vasari, che fu certo fra le fonti di Stendhal, abbia dedicato a qualche importante pittore ferrarese del 4-500, sia pure con notevoli intesistenze rilevate dal Ruggianti, alcune Vite, chiamandoli « lombardi » in senso lato¹⁴. Ma il gusto dello stesso Vasari è più ancora quello del tempo di Stendhal, non favorisce certo una giusta valutazione di quei grandi.

Nelle *Promenades*¹⁵ Stendhal riassume la lista dell'*Histoire de la peinture*, divisa nelle cinque grandi scuole, limitandola ai 29 nomi più importanti, fra i quali figurano soltanto il Garofalo e il Guercino.

¹² Ibidem, p. 273.

¹³ Ibidem, p. 282: « Un ami me donna les livres qui précédent. Je suis des manuels en possession: l'Italie et le musée de Dresden; je n'en sais rien sur le musée, donc le rang changera à mes yeux comme les dispositions de nos livres. »

¹⁴ Cf. VASARI, *Vite*, a cura di C. L. RUGGIANTI, Milano, Rizzoli, 1947: « Vasari, lombardo, Pittore — di Bresciano ferrarese, pittore — [...] di Duccio e Lippo, pittori ferraresi — di Benvenuto Giacobbi e di Giuliano da Capri, pittori ferraresi — e appunto — altri lombardi ». La scuola considerava soprattutto il Dosso maggiore pot possiede venir de Vasari, che lo dice « più famoso a causa dell'Arzino che per suo merito » (Ibidem, II, pp. 328-329).

¹⁵ *Promenades*, cit., I, p. 34.

sempre rispettivamente nella Scuola romana e in quella bolognese, nonché la « Table chronologique » che chiama stavolta « Catalogue », soppiemendo paranchi nomi non italiani e aggiungendone qualcuno. In questo elenco figurano ancora soltanto « Benvenuto Tisi, dit le Garofolo, de Ferrare » e « Jean-François Barbieri, de Cento, dit le Greerchin »⁴⁰. Riproduce poi, stavolta tale e quale, la lista delle cinque Scuole⁴¹.

Molto vivace infine il racconto che Stendhal fa nell'*Histoire de la peinture*⁴², della vecchia storia della Leda col cigno, da Michelangelo dipinta per Alfonso I, opera purtroppo andata perduta. La tecnica è la solita: saccheggia Condotti e Vasari, con qualche aguta pernetta stendhaliana.

Dei rapporti Stendhal, Ariosto e Tasso, si sono occupati, nel quadro dei più generali rapporti del Nostro con la letteratura italiana e con la loro comune antenata e scrupolo di documentazione, Paul Arbelet nella sua *Jeunesse de Stendhal*⁴³ e Victor del Lito nella sua *Vie intellectuelle de Stendhal*⁴⁴. Il primo si è però fermato, in conformità al limitato periodo della sua indagine (la « jeunesse » appunto) al 1801, salvo un accenno ai successivi atteggiamenti stendhaliani verso l'Ariosto in qualche nota, di una delle quali ci occuperemo già avanti; il secondo, anch'egli attendendosi al periodo fissato nel sottotitolo dell'opera sua, fermandosi al 1821, salvo successivi accenni nella grande edizione delle opere complete di Stendhal da lui curata insieme ad Ernest Aburanel, che sta per essere ultimata per i tipi della Editio-Service di Ginevra. Per parte nostra, fino al 1821, ci limiteremo a qualche appunto integrativo, e interteremo un'indagine più compresa per il periodo successivo della vita e dell'opera di Stendhal.

E noto che Stendhal lesse all'età di circa 10 anni l'Ariosto e il Tasso, rispettivamente nelle traduzioni più o meno fedeli del Troussu e del Minabaud⁴⁵, e che ne fu forteissima impressionato.

⁴⁰ Ibidem, pp. 247 e 248.

⁴¹ Ibidem, pp. 254-256.

⁴² Ibidem, II, pp. 241-244.

⁴³ P. ARBELET, *La Jeunesse de Stendhal*, Paris, Champion, 1919.

⁴⁴ V. DEL LITO, *La vie intellectuelle de Stendhal. Gravité et évolution de son œuvre (1803-1821)*, Paris, PUF., 1959.

All'incontro del fascicolo Stendhal con l'Ariosto ha dedicato pagina finissime l'Arbelet, che ci piace citare ampiamente: « Dans celui-là (l'Arioste, luéte subite dopo il Don Chiscione) nulle épées, nulle amours cachés; ce n'est pas la dure Espagne, c'est la molle Italie. Dès l'abord, Beyle y entrait avec ravissement en pleine chimère. Des prodiges comme en un conte de fées; des aventures étranges comme dans le plus extraordinaire récit de voyageur; des combats furieux; tout ce qui plaît aux enfants. Mais encore on s'y aimait à la folie, on qui commençaient aussi à plaire à Henri Beyle. Un peu de naïveté avait à peine ému son cœur, que la formule la plus folle souriait en ridicule ces aventures touchantes; et l'on ne avait jamais si connu parodie tendre et romanesque prisent au sérieux ces héros extrémistes, ou se moquait allègrement de leurs amours farfouillées et de leurs coups d'épée excessifs. Enfin, dans ce roman très enfantin, il y avait des histoires très libres, un conte de La Fontaine ici et là, de quoi émouvoir les pécocochés d'Henri Beyle. Mais la séduction surprise, c'était encore ces belles amoureuses, qui traversaient en riant des forêts romantiques, aussi délicieuses que les parcs de Wattens. Elles couraient des dangers attendrisseurs, et il arrivait au poète de nous les montrer tremblantes et nues, comme Andromède à son rocher. Qui se discernerait dans l'Ossafio Furtius tout ce qui devait échanter le jeune Henri Beyle? Romancier, fantasme, gaieté, voluptueuse sensibilité, c'était un merveilleux mélange qui semblait combiné à la mesure de son esprit. Il 'adore' l'Arioste. 'L'Arioste forme mon caractère, je devins amoureux fou de Bradamante, que je me figurais une grosse fille de vingt-quatre ans avec des appas de la plus éclatante blancheur' (H. Br., I, 153, 109)⁴⁶. 'L'Arioste forme mon caractère': entendons qu'il 'dirigea', comme Beyle le dit ailleurs (H. Br., cit., 188)⁴⁷, excellentelement son 'imagination' qui commençait à vouloir préciser ses rêves. Grâce à l'Arioste elle ne travallera plus dans le vide... Ne convient-il pas maintenant de remarquer que Beyle regit ses premières révoltes d'un poète italien? Si Beyle était destiné à se trouver que dans Tart, dans la musique et dans la femme d'Italie, la beauté et le bonheur qu'il aimait il en est sans doute beaucoup de raisons mais peut-être ne fraudait-il pas mettre la lecture de l'Arioste, à l'âge où

⁴⁵ Ibidem, pp. 25-24.

⁴⁶ Nell'edizione Del Lito-Aburanel, a p. 139 del vol. 2.

la sensibilité moe et devient nubile? L'Arionne l'initie à une façon toute italienne de comprendre la beauté et l'amour. Beyle s'en ressentira toute la vie»⁴⁷.

Quanto all'influenza del Tasso, Arbelet nota che nel giovinesco Stendhal sentiva che si sia confusa con quella dell'Arionne⁴⁸, e, risiamo, non a torto, che differenze di valutazione e di comprensione di questi due poeti così profondamente diversi nell'essenza dell'opera loro, si manifestano, come vedremo, più avanti.

Senza istruire un raffronto fra l'atteggiamento di Stendhal verso l'uno e verso l'altro, Del Litto definisce in termini più concisi, ma in parte analoghi a quelli usati da Arbelet per l'Arionne, le ragioni dell'amore del Nostro per il Tasso: «L'amour de Beyle pour l'auteur de la Jérusalem vient de ce que ce poème représente avant tout à ses yeux comme un beau roman pathétique et voluptueux dont les aventures soucient profondément son être par leur verte sentimental et rendent et l'élèvent dans un monde héroïque à la fois et féerique»⁴⁹.

Stendhal rilesse, e questa volta nel testo originale, l'Arionne e il Tasso fra il 1801 e il 1803, ritornando sugli episodi più famosi dei due poeti assai frequentemente, e lessé anche con viva commozione le lettere del Tasso; il Del Litto ce ne riferisce con la consueta precisione e finezza, dandoci le numerose citazioni di Stendhal di diversi passi dei due poeti, che naturalmente pensa (e il Tasso più dell'Arionne) gli debbano servire come modelli per un progettato e per fortuna mai realizzato poema epico⁵⁰.

Da notare con Del Litto (p. 25, n. 124) che l'Arionne, nel 1802, «lui inspire une réflexion très intéressante sur le style: Le poète ne tirerait-il pas un grand avantage de particulier ses beaux-arts plus les compositions; je montre un fleuve majestueux, pourquoi ne pas nommer le Rhône ou le Rhin? Il me semble que c'est la manière de l'Arionne» (*Journal Littéraire*, I, p. 34). Fra i molti esempi di simile procedimento arionesco (e per il vero non solo arionesco, ma di ogni

⁴⁷ «Il était (comme la sirène Eliodora, alla finzione che dava su place Grenette) sous l'inauguration, dirigé par l'Arionne du M. de Tressan, ne voyait, n'entend qu'on pré au milieu de bavard monstres» (H. Br. I, p. 246).

⁴⁸ ARBELET, note a Stendhal, *Histoire de la peinture*, cit., pp. 176-178.

⁴⁹ Ibidem, p. 279.

⁵⁰ V. Dan Lurio, Un cabier intitulé de Stendhal sur la Jérusalem du Tasso, in *Assonai*, I, n. 6, Grenoble, 1996, p. 188.

grande poeta mestro d'immagini a un tempo vaghe e precise) ci pare probabile che Stendhal possa in particolare aver pensato al grido vitioso della Superbia nel campo d'Agramantie: «Tremblez Parigi! et sortissez! Senna — all'alta voce, a quell'ombra grida: [...] Rodano e Senna edì, Gavonna e Reno» (*Orlando Farinzo*, XXVII, 101).

Aggiungiamo che egli lessé, probabilmente nel 1804, anche l'*Aminta*, nella quale, inaspettatamente, trova, pure attenuato rispetto ad altri, un difetto di volata uniformità d'energia, per usare il suo linguaggio, che sei proprio non troviamo in quel perfettissimo gioiello, più complesso forte (ma non certo così massiccio) di quel che comunque si crede. Nel *Journal Littéraire* (sono questo titolo, molto opportunamente Del Litto accoglie per ordine cronologico quasi quasi sparsi in *Pensées*, *Mélanges* o *Mégraphe* dai precedenti editori) in data 22 messidor XII (13 juillet 1804) Stendhal infatti annota: «Mais l'homme qui s'arrête à une peinture énergiquement nous prouve qu'il n'est pas positionné pour nous applaudissemens. En il ne les refait pas; il a rassemblé beaucoup d'expessions énergiques qui nous ont fatigué. Voilà le grand défaut des chefs du poème d'Abel madame de Geuser par Gilbert et des odes de J. B. Rousseau. Tonquato Tasso a aussi ce défaut dans l'*Aminta*, mais, comme les images sont douces et riantes, on n'a point de peine à les concevoir. Il n'y a qu'affablissemens dans la passion du personnage. Au lieu que les images énergiques nous fatiguent quand mal intégré ne nous porte à les concevoir fortement»⁵¹.

Molto spesso poi, Stendhal allude a episodi della *Genesi* come soggetti pittorici, realizzati o no, e in particolare al famoso episodio di Clorinda uccisa da Tancredi, soggetto ideale per un quadro ideale: «Quel tableau serait fait! Raphaël si au lieu de peindre des négadeuses comme ses Sainte famille éternelles, il eût peint Tancrede reconnaissant sa maîtresse qu'il vient de tuer! Pour un génie sensible en peinture c'est là le plus sujet existant»⁵², mentre la scultura non potrebbe rendere il pathos di quel dramma: «Tancrede, furieux, combattant le perfide cancrelai qui vient d'incendier la tour des cheftains, et, un quart d'heure après, Tancrede, dans l'état le plus affreux où

⁵¹ V. Del Litto, *La vie inséparables*, cit., pp. 25, 10, 88, 92, 186, MS. 436, 462, 444, 473, raccolti il testo e la note del progetto della voluntaria *Plaude* in *Journal Littéraire*, I, pp. 59 e 184.

⁵² *Journal Littéraire*, II, p. 22.

puisse tomber une îme tendre, se sont qu'un même homme pour la sculpture. De ce sujet si beau elle ne peut presque tirer que deux busse, car quelle physionomie donner aux épaules de Tancrède penché vers Clotilde pour la baptiser? » (*Histoire de la peinture*, II, p. 23-24). Observazione invero peregrina, come se lo stesso problema non esistesse anche per la pittura. E come Raffaello lo avrebbe certo risolto da pur suo (e degnamente) peraltro lo hanno affrontato altri insigni pittori del Seicento), altrettanto avrebbe certamente fatto Michelangelo, come sembra convergere lo stesso Stendhal, laddove immagina le incavagli che avremmo avuto « si un Michel-Ange nous était donné dans nos jours de lumière »; per esempio: « la tête de Tancrède après la mort de Clotilde [...] la douce physionomie d'Herminie arrivant chez les bergers etc. » (*Hist. de la peint.* II, p. 190).

Vorrebbe forse la pena che qualche studioso di storia dell'arte esaminasse più davvicino i rapporti fra Stendhal e l'iconografia sussexa. Per parte nostra, oltre ai passi sopra riportati, ci limitiamo a citare, per il suo particolare interesse psicologico-letterario, il passe-temps, datato Plancy, 1er juillet 1812: « Quelle est la nature du plaisir qu'on sent en voyant le tableau de la mort de Clotilde? (di Francesco Lanza — amico di Stendhal — allora al Louvre). Le spectateur sympathise avec Tancrède, mais il ne sent pas la douleur directe; il ne sent que la douleur régente. Il se figure les plaisirs de l'amour comme Tancrède se les figurera dans trois mois. Les plaisirs de l'amour sont une idée très vulgaire, mais la manière extrêmement originale dont notre imagination est sollicitée à se les figurer fait qu'elle les présume avec beaucoup plus de vivacité que si elle n'était excitée que par une description ordinaire de roman. Il y a de plus le plaisir de l'imitation. L'homme qui voit le tableau de Clotilde a la même sensation que le comte Raymond de Toulouse, ami de Tancrède, en apprenant ces événements affreux, à l'exception que le comte de Toulouse a:

1^e un peu de douleur directe par la vue de son malheureux ami;

2^e que, au lieu de sympathiser franchement avec lui comme l'homme qui voit le tableau, il observe un peu de quelle manière son ami prend ce malheur et que, si même il lui avait prédit que cet amour ferait son malheur, il a un légère satisfaction d'amour propre causée par ce raisonnement: *Je le sais assez bien dit*. Ces deux sensations sont très légères »²¹.

²¹ Correspondance, cit., I, p. 191, A Pauline Bayle, 19 aprile 1803.

Dove, non essendovi traccia nel Tasso delle reazioni di Raimondo di Tolosa alla svenatura dell'amico, questo Raimondo diventa un pensaggio, avrebbe detto il campionato Bruno Fischerle, ben « stendhaliano ».

* * *

Se è vero che Stendhal continuò per tutta la vita a citare versi, personaggi ed episodi del Tasso e dell'Ariosto — né riteniamo molto utile una minuziosa rassegna di queste numerosissime citazioni — non è però del tutto esatto quanto afferma Arbelet a proposito dell'Ariosto: « A la fin de sa vie, Bayle, était encore fidèle au poëse de sa jeunesse. Envoyé à Balsac, en 1840, et parlant de la Charentaise de Parme, il déclara n'avoir «presque rien lu de ce qu'on a imprint depuis trente ans»; et il ajouta: «je lis souvent l'Arioste dont j'aime les réts» (*Corr.*, III, 259). A vrai dire, il écrit au contraire, quelques années plus tôt dans Henri Brillard, que les personnages de l'Arioste, «pâleveniers et portefâches par la force! l'envoyaient [...] aujourd'hui», et il lui préfère le Tasse (II, 133; I, 229) »²².

Lo stesso Arbelet ammette dunque implicitamente che non si tratta di una « fedeltà » all'Ariosto, ma di un ritorno, come in effetti fu.

Che indebolisamente, a partire probabilmente dagli anni attorno al 1824 (seconda sussura di Rose, Naples et Florence) fino al 1840, il Tasso viene preferito all'Ariosto, stranamente accettato dopo gli emozioni giovanili.

La prima data, ovviamente approssimativa e imprecisabile, ci viene suggerita dal fatto che l'ultima citazione angioina e approfondata²³ dell'Ariosto fatta da Stendhal si trova in Rose, Naples et Florence nella sussura del 1826, mentre non c'era in R.N. et F. del 1817. Stendhal racconta infatti, con la vivacità intelligente e appassionata dei suoi migliori momenti, come egli abbia dato la palza all'Ariosto su Goberry e Catullo nel celebre paragone fra la vongozella e la rosa²⁴.

Del Littré afferma in proposito: « Il sera sans doute nécessaire à Ginguené de l'idée de rapprocher, dans Rose, Naples et Florence, l'épitaphe de Catulle d'un passage de l'Arioste ». Ma va notato che Ginguené (*Histoire littéraire d'Italie*, tome IV, ch. IX), chiando i primi

²² Journal archivé, I, p. 380.

²³ ARBELET, note a STENDHAL, Histoire de la peinture, cit., nota 2, p. 179.

²⁴ V. DEL LITTRÉ, La vie intellectuelle, cit., p. 442.

due versi della nota traduzione di Goborry del passo dell'Aristo « que tout le monde sait par cœur », cita in nota soltanto i corrispondenti versi dell'Aristote e il primo verso dell'epitafio di Catullo (*ut flos in sepiis mortuus nascitur horis*), ma non nomina nemmeno Stendhal. Ci pare però possibile — per quanto questa minuzia possa interessare l'inseparabile curiosità degli stendhaliani — che Stendhal possa avere avuto anche qualche altra fonte; probabilmente egli vide il testo completo di Goborry proprio mentre stava redigendo la nuova versione di Rose, *Naples et Florence*, nell'analogia uscita a Parigi, Chapelet, nel 1824: *Les poètes français depuis le XVIIe siècle jusqu'à Malherbe*; deve (vol. III, p. 109) questo passo è ripetuto¹¹.

Ci fu probabilmente, verso il 1826, una ripresa di interesse di Stendhal per l'Aristote, mentre abbiamo già visto che nella visita imaginaria a Ferrara, narrata in Rose, *Naples et Florence* en 1827, l'Aristote è appena nominato, per mettere in confronto l'attuale dedanza coi tempi in cui quel grande narrava la storia di Giocondo, e si accenna telegraficamente a una — ovviamente non avvenuta — visita alla tomba del poeta. Visita non compiuta nemmeno quando a Ferrara fu davvero, nel 1827.

Il fatto è che in quei tempi tutto il suo amore va al Tasso, grande e infelice, dicebbe il Leopardi¹². Come il Leopardi pochi anni prima (15 febbraio 1823), egli compie il suo pellegrinaggio alla tomba del Tasso a S. Crocifisso nel 1827, durante il suo soggiorno romano fra la fine di settembre e la metà di ottobre, narrato nelle *Proseguenze* sotto la falsa data 2 ottobre 1828.

¹¹ Rose, *Naples et Florence*, cit., I, pp. 283-87.

¹² Vedi A. CARLUZZETTI, *L'Asiatico en France*, Paris, 1959, pp. 246-47. Cosa ne pensa che il primo ad avanzare l'ipotesi sul fatto che i versi di Goborry lasciati da quelli nella sua traduzione sleggera libera di *Analys* di Goethe sono tralasciati dall'Aristote, sia stato Rauhely (*l'Influence de l'Italie sur les lettres françaises*, Paris, 1857), ma ci sembra che la cosa sia implicita nella citazione — sia pure assai scarna — di Leopardi. Stendhal invece sembra non accorgersi — o riconoscere la cosa — che i versi di Goborry sono non già un'imitazione di Catullo (« Il s'agitait de servir qu'à la mieux imiter Catulle, de M. (sic) Jacques Goborry ou de l'Artaud », Rose, *Naples et Florence*, cit., p. 285) ma la traduzione letterale dell'Aristote. Badi il contrappunto dei primi due versi: « La vergogna è simile alla cosa / Che in lui giardini sulla natura spuma ». Goborry: « La jeune vierge est semblable à la rose / Au beau jardin, sur l'épine naîtra ».

E così che Stendhal compose a Parigi le *Proseguenze*, più sui libri di altri viaggiatori o storici che sui suoi ricordi personali; e Armand Caracci indica minuziosamente tali fonti¹³. Ciò non toglie che il libro sia di Stendhal e stendhaliano quanti altri mai; e per i tocchi e le variazioni suoi e, riteniamo, anche per esseri strati nei quali il rapporto fra la fonte libresca e la sua memoria si inverte, lasciando alla fonte libresca soltanto la ciazza erudita.

Per questi passi ci sembra si possa annoverare proprio la narrazione famosa della visita a S. Crocifisso. Nella quale la commozione di Stendhal, nel luogo dove morì il poeta a quel tempo certamente di lui preferito, è razziosa, pudibonda, come nelle sue pagine migliori, intranzezzata da considerazioni su altre cose viste, con accesi politici e una forte carica di polemica anticlericale. A cui dà pretesto la posizione, da parte del papa di allora, Leone XII, di mostrare il busto del Tasso tratto dalla sua maschera mortuaria, perché, dice il buon frate che accompagna Stendhal e le signore con cui egli s'affanna di avere effettuato la visita, « era uomo buono ma non santo ».

Ricorda che, passando a Ferrara l'anno prima (e abbia visto che questa visita avvenne realmente) era entrato in quella « expédition de crue où un grand prince, protecteur des arts, suivant le prétre Eusebe, renferme le Tasse pendant sept ans et quelques mois ; un autre prétre déclenche que l'on monte son buste ; à la bonne heure ! la momie du Tasse ne m'en est que plus claire »¹⁴.

E prosegue: « Quel divin poète quand il cultive d'imier. Ce fut un homme bien supérieur à son coeveuge. Quelle tendresse ! quelle magnanimité guerrière ! C'est bien le sublime de la chevalerie ; comme cela est près de nos coeurs et vieillit les héros sec et méchants

¹³ Notiamo di passaggio che Stendhal non nomina mai Leopardi, che erra non comibile. Leva invece i *Diariogli* di Manzoni (Bergamo, ed. Diva II, p. 136) nel 1832. Stava a depolare direttamente per un convegno quale ormai agli occhi della letteratura italiana stava a moderno.

¹⁴ Nell'introduzione e nelle note delle *Proseguenze*. Tale introduzione, con antese diverse e qualche titolo cambiato, è stata pubblicata in volume a partire dello stesso A. Caracci, col titolo *Stendhal et les Proseguées des Zosset*, Paris, Chambon, 1914. E l'ipotesi più probabile, anche se non si può escludere che stessa avesse luogo durante qualche precedente soggiorno romano, p. es. nel dicembre 1829-gennaio 1830, in tal caso a pochi mesi di distanza dal Leopardi. Come questo racconto, naturalmente i soliti noveggi stendhaliani (Leopardi, Nibby ecc.) ha la tenua connivenza della « chiosa vera ». Ma quanto Stendhal sarebbe stato capace di credi anche se non fosse mai stato a S. Crocifisso, il che potrebbe, si finisce, anche essere.

d'Homiére! J'ai arrangé un exemplaire¹⁴ de la *Jérusalem* à mon usage, en effaçant tous les jeux de mots qui me choquent, et firent la forme si rapide du poème en 1881». Giudizio assai perpicio, malgrado ci sia poco chiaro quel che Stendhal abbia voluto dire con quell'a honte supérieure à son ouvrage».

Diamo ora, a integrazione di quelli riportati da Del Litto nella *Vie intellectuelle*, alcuni altri analoghi giudizi, nei quali si dimostra che, a parte la mania di imitare un poeta a specie di un altro (e in questo caso nientemeno che Omero!), Stendhal non ammirava però il Tasse senza condannare il suo incipiente macchinismo; mentre a volte, da buon romanzista e insieme lucido realista, vorrebbe addirittura togliere veni

¹⁴ *Proverbaire*, cit., II, p. 307. Circa Enrico, si tratta del Rev. John Churcill Enrico, *Notes on A classical name through Italy*, edite a Londra nel 1802 e più volte ristampate nel secolo scorso. Stendhal ne parla in un angolo dell'incipit de *Civitanova di Roma*, Naples et Florence en 1817, sotto la data 21 settembre 1818. «Pour vous connaitre les échanges jugez cette Italie, j'ai schémat. Enrico; 3 vol.» (Marginalia, II, p. 285, ed. Diviani).

Ne riposa in data «Paris, le 23 août 1822», in questi termini: «Il n'est assur de faire venir un livre à grande force, le Voyage d'Enrico en Italie par exemple. Je m'assurerai de l'acquérir d'autre source que moi-même avoir le vingt pages de ce très gros volume, qui nécessiterait constat quinze francs et plus l'envoi (Marginalia, a cura di DEL LITTO, Edizioni Servizi, 1971-72, II, p. 48). Il errore è improprio, perché non si tratta del titolo del libro che è quello sopra riportato. Stendhal deve essere stato subito infastidito dalla dichiarazione di fede cattolica dell'autore, a p. XI della prefazione: «Sincret and undogmatical in the belief and profession of the roman Catholic Religion»; ma deve essere soddisfatto oltre le prime venti pagine, perché le loci agli Enrico in quanto protettori delle letture e delle arti si trovano a p. 177 del I, vol. Civitanova dell'edizione di Londra del 1814, che probabilmente fa quella cominciata da Stendhal. Non possiamo infatti che abbia potuto vedere la prima edizione americana di Philadelphia del 1816, mentre quella di Londra del 1821 e quella di Parigi del 1817 sono successive al suo primo riferimento. Resta dubbio se Tabba posseduta nessuno o soltanto consigliata presso qualche amico a Enrico. Questo dubbio ci sorprende perché non abbiamo ancora traccia (forse possibile inadeguatezza della nostra ricerca) nella Correspondance delle tre lessine che dice di aver scritta, sia perché parla di un volume, mentre le edizioni di cui s'è avute nei cataloghi della Biblioteca Nazionale di Firenze, di quella di Parigi, del British Museum e del Fondo Turri della Marciana di Venezia, sono in due volumi e quattro (quella del 1821) e l'unica in tre volumi è del 1841 e pertanto fuori causa. Nei solleciti consigli indiretti che ci sono raccolti in quattroquattro italiani infine che «l'acquérir d'autre source» che prese Stendhal fin dal 1818, non gli era ancora passata nel 1828-29, quando scrisse le *Proverbaire*.

belliissimi, e di che mostra, solo perché riprendono (e rinnovano) antiche immagini mitologiche: «Il est si cruel que la Tasse, en touchant nos osseurs par les circonstances stellaires de la fuite de la paix d'Homiére, quand il arrive au coucher du soleil, qui, par les grandes ondes sortant des forêts, pouvait tellement redoubler ses terres, vienne nous parler d'Apollon, de chat, de chevaux et de tout l'orpailler mythologique!

Ma nell'ora che il sol del cielo adorne
Scioglie i corsieri, e in grembo al mar s'arreda,
Giunse del bel Giordano alle chiare soqqa.

(canto VII, ott. 3)

En effaçant trois cents vers de cette espèce, le coloris du Tasse serait assuré pour que celui de Virgile, et son dessin divinement supérieur. Cela sera vrai dans cinq cents ans!» (Huit. de la peint., cit., II, pp. 25-26). Per noi è ancora troppo presto. «Homiére arrivare chez les bergers; c'est une des situations les plus céleste qu'ait inventées la poésie moderne: tout y est éblouissante tout y est sourcilleux»; ciò quindi larghi tratti della famosa fuga e dopo, partigianamente (ma se Stendhal non pareggia non è più lui): «Comment fera la beauté antique, si elle est l'expression de la force, de la naissance, de la prudence, pour rendre une situation qui est touchante, précisément sur l'absence de toutes ces vertus?» (ibid., p. 115-112).

E ancora, nel Fragments diversi di Dr l'Ancor (II, p. 151-52), a proposito della donna che ama il cugino, ma non glielo dimostra (con evidente richiamo a Esmilia): «e la lascia sposare un'altra per non fermare il proprio «naturel», che è riservato, osserva: «Il ne me faut que le fait précédent pour rire un peu des gens qui trouvent Homère supérieur au Tasse». Del resto, in una lettera a Pauline, del 1809, aveva detto: «Les nuances du sentiment, nuances que probablement les anciens ne sentaient pas et qu'ils n'ont certainement pas décrites. Il n'y a pas une idée fine dans Homère, la Tasse en est pleine, et même du temps de Chezpré (sic)».

Ci pare poi rilevante il passo della *Provvederai*, successivo a quelli relativi alla visita a S. Onofrio già citati, che riportiamo: «Le grand dieu de Toscan vient de payer quatre stalle francs un petit livret couvert en parchemin dont le Tasse s'est servi pour écrire des sonnets, l'écriture est fort grosse. On voit que plusieurs ont été abandonnés par lui, après qu'il a essayé de les tourner de deux ou trois manières

diférentes. Mes protectrices m'ont fait voir ce petit libret à la bibliothèque du Palais Pitti, fort bien tenu et fort joli ». Il prosegue: « Ayez en Italie des protecteurs, des livres, des croix etc. ou un cœur d'bonne pour mépriser les vexations, jusqu'au jour où vous aurez une armée de cent mille hommes dans votre poche »; il che era certo vero allora e un po' anche oggi, ma, se le « recommandations » si fossero limitate e si limitassero solo a procurare l'accesso a manoscritti rari di rari poeti, il male sarebbe lieve.

Abbiamo comunque potuto accettare che Stendhal (che invita meno assai che non si creda, come gli strafidiani vanno sempre più disprezzare) dice la verità. Abbiamo infatti veduto, con qualche eranoza — per la verità può farlo chiaro senza bisogno di grandi « protectrices » — questo manoscritto alla Biblioteca Nazionale di Firenze, dove è confluita la Biblioteca palatina, così catalogato e descritto: « Palat. 222. — (164. E, 5, 7, 64 — B. 13) — Cartac. Sec. XVI, M. 0,162 × 0,224. Pagine 100, modern. numer. per 101, essendo stato censito il num. 74. Autografo di Torquato Tasso, con molti pentimenti e correzioni [...] V'è unita una dichiarazione del calligrafo Filippo Brunetti, il quale attesta il presente tra essere autografo del Tasso; e la dichiarazione è autenticata dal ministro grandociale Fossonbordi, sotto la data de' 10 febbraio 1817 ». Probabilmente la data dell'acquisto è di quei giorni, e, se anche non giustifica del tutto il « vient d'acheter » di Stendhal, nulla toglie alla verità del suo dire.

Fra i numerosi tentativi stendhaliani di fare del teatro — sari rimasti allo stato di appunti e bozzi che riempiono ben due volumi della citata ultima grande edizione dell'opera sua — figura un *Torquato Tasso*⁴² estremamente interessante, non già in quanto teatro (ne

⁴² CARACCIO SENORA (Promessi sposi, cit., II, p. 474): « Tasso bion vna? Quan Stendhal a levon d'un vna da Tasse, c'est bien dans Corinne qu'il le trouve. D'obbligio anche qui che Stendhal abbia compreso davvero un tale intuito e prediletto lavoro (proprio lui); ma l'affioramento che egli vidi il Tasso di secondo nome da Corinne è destinata di ogni fumetto. Non abbiamo trovato in Corinne che tre citazioni del Tasso, poiché un po' impresse (traf. libro V, cap. III), e nel libro III, cap. I e IV, rispettivamente alle pagine 70, 234, 249 dell'edizione Gavio); nessuna delle quali, per quanto abbiano cercato, abbiano riferimento in Stendhal.

Ciò l'altra citazione fatta poi da Cicerone di un noto margine di *Le Rouge et le Noir*, ne preferiamo più assai.

ce n'è proprio l'ombra), ma in questo documento utile per conoscere meglio Stendhal e il suo modo di intendere il Tasso, la core estense e anni l'Italia di quell'epoca. Gli appunti, datati « Crissierachia 2 novembre 1834 », cominciano infatti così: « Peindre l'Italie vers de l'Italie en 1773. Les bouffons tels que l'Arétin accrochent de l'argen des princes, tandis que l'âme élevée de l'homme de grâce les blesse et fâche par les lettres ». Dissidio più proprio dell'età sommersa che del Rinascimento, anche se è lecito dubitare della puzza del rancore dei signori e più ancora della sincerità dell'entusiasmo ad essi tributato dai poeti e dai dotti di corte⁴³.

Stendhal prosegue: « Tel était le prince du Danie. Celui du Tasse avait de plus la triste de l'orgueil espagnol. Sans être cruel la mort seule pouvait平ir l'amer qu'on avait en pour leur fille, leur soeur (Mort de Maria, fille de C'/dene) de Médici; morte de la peur de faire femme du prince Orsini de l'Accorciaboni ». Del Lirio persa giustamente che sia stata la recente lettura della « chronique italienne » di Vittorio Accorciaboni a suggerire a Stendhal l'idea di questo esarcato Terzogenito Tasso. A parte il fatto che non c'era proprio bisogno di addibire allo spagnolismo l'origine del barbaro costume di mariti e fratelli di vendicare con l'assassinio non graditi amori di mogli e sorelle⁴⁴, sarebbe che Stendhal volesse addibettare a un prezzo amore fra il Tasso e la sorella di Alfonso II, Eleonora, la lunga decorazione del poeta a S. Anna, come ha creduto il Masso e hanno popolarizzato i romantici, e come hanno cercato di negare, a nostro avviso non discendevi del tutto, i biografi positivisti del Tasso, più propensi a credere alla sua totale pazzia che a crudeltà sociale. E dire che c'era, e per Stendhal e per i detti biografi, il precedente dello strangolamento, per ordine del duca Alfonso e nella sua stessa anticamera, di Ercolo Contrari, colpevole di amare riamato la malinconica sorella del duca, Lucrezia d'Este. Ci pare impossibile che, se Stendhal l'avesse conosciuto, non avesse fatto riferimento a questo terribile episodio, che

⁴³ Théâtre, treize études et sujets par V. DEL LIRIO, Genève, Edis-Servis, 1973, II, pp. 181-185.

⁴⁴ Il rapporto fra il principe e il banchiere corrisponde il interessantissimo romanzo, fatto quasi, si direbbe, di annovera; così ci parrebbe di intenderci il rapporto Alfonso-Alfonso I, Tasso-Alfonso II, e anche quello che può rendere un filo di quel perfino: Racine-Luigi XIV. Ma ormai i grandi artisti non sono mai soli con i consigli.

avrebbe trovato, diciamo così, in casa. Tanto più che, come abbiamo visto già sopra — non aveva mancato di addobbiare ad Alfonso la mette della prima moglie (e stavolta a torso), *Luzreia de' Medici*.

Invece salta fuori inopinatamente che è Eleonora di Scandiano, innamorata non corrisposta del Tasso, che induce il duca a far rivedere il poeta, influso questo, ci pare, del *Dou Carl's* di Schiller, ipotesi che potrebbe sollecitare la curiosità e la ricerca di qualche albo stendhaliano.

Ma gli Estensi non erano simpatici a Stendhal. Richiamiamo qui, per attinenza con la materia, anche se di parecchio precedente quanto questo racconto teatrale, un curioso episodio accennato a due riprese dal Nasistro. Il 22 aprile 1818, egli scrive ad Adolphe de Maresse: « Devinez qui est censur de tous les plats journaux qui s'impliquent en Italie, et ce n'est pas très sévère? L'archiduchesse Béatrice, jeune coquaine de soixante-cinq ans, qui, il y a trois ans, en sa qualité de demoiselle rejetée de la famille d'Este, persécutait le Tasse. Une opéra intitulée *Le se Eleonore qu'on allait jaser*, fut obligé de se nommer *Lope de Vega* »⁴⁵.

Come accenna Del Litto in nota alla suddetta lettera, Stendhal riprende l'episodio nella sua introduzione alla *Vie de Rossini*⁴⁶ (1823): « Je me trouvais il y a quelques années (1816) dans une des plus grandes villes de la Lombardie. Des amateurs riches, qui y avaient établi un théâtre bourgeois, monté avec le plus grand luxe, eurent l'idée de célébrer l'arrivée dans leurs murs de la princesse Béatrix d'Este, belle mère de l'empereur François. Ils firent composer un son honneur, un opéra entièrement nouveau, paroles et musique; c'est le plus grand honneur qu'on puisse rendre en Italie. Le poète imagina d'arranger en opéra une comédie de Goldoni, intitulée *Torgnolo Tistro*. On fit la musique en huit jours, la pièce fut mise en répétition, tour marche rapidement; la veille même de la représentation, le chambellan de la princesse vint dire aux citoyens distingués qui tenaient à honneur de chanter devant elle, qu'il était peu respectueux de rappeler, devant une princesse de la maison d'Este, le nom du Tasse, d'un homme qui

⁴⁵ Note 10 di STENDHAL, *Classiques italiens*; Vittoria Accoromboni, note 1, p. 16: «Telles étaient les lois de l'honneur apposées en Italie par les Espagnols. Les amours non légitimes d'une femme officiellement assurant son frère que son mari, Stendhal oubliera volontairement la grande novella del Boccaccio «Il resto di buillo».

⁴⁶ Correspondance, cit., I, pp. 951-12.

a eu des torts envers cette illustre famille. Ce trait ne surprit personne, on substitua le nom de Lope de Vega à celui du Tasse ».

L'aneddotto ci interessava, non soltanto ai fini del presente studio, ma anche come precedente fra qui nasconde dei celebri travestimenti che Verdi fu costretto più tardi a operare del vittoriano re Francesco I, che si diverse, nel duca di Mantova di *Rigoletto*, e del re Gustavo III di Svezia in *Riccardo di Bozzo del Ballo in maschera*, non essendo concesso scherzare, non soltanto con gli stari (lascia stare i santi) ma nemmeno coi trovi. Si poteva, sì, scendere ai duchi, ma a condizione che non ci fosse qualche « deniale rejection » a protestare.

Dopo varie ricerche senza successo, disparsano ormai di recente prove precise della veridicità della divertente storia di Stendhal, quando, con la nota fortuna che assiste gli stendhaliani, Giacomo Gochi — il giovane conservatore e ordinatore del « Fondo Buix » ora finalmente alla Biblioteca Comunale di Milano, e anno stendhaliano egli stesso, che già aveva aiutato a individuare il cardinal Belmonte dagli incerti costumi — ci è venuto in soccorso anche in questo.

Egli ha scovato infatti un numero del milanese « Corriere delle Dame » del 17 febbraio 1816, n. VII, Primo trimestre, nel quale, oltre a un'ode in onore di Francesco I imperatore e re nel suo giorno natalizio (XII febbraio 1816), è contenuta un'ampia recensione dell'opera in questione. Vero è che, oltre a Francesco I, si trovava a Milano in quei giorni anche Beatrice d'Este⁴⁷. Non risulta però che la rappresentazione abbia avuto luogo in onore suo o di Francesco I, particolare di poca importanza. Ma sentiamo il « Corriere delle dame »: « Teatro degli Accademici Filo-drammatici di Milano — si sono già eseguite tre rappresentazioni in questo vagheggiato testo di un melodramma intitolato *Lope de Vega*. L'impasso dell'argomento presenta qualche somiglianza colle avventure del Tasse. La scena si finge in Spagna, ove realmente nel secolo XVI florì il De Vega, celebre poeta. Il poeta del libretto, sig. Antonio Zannata, quanquam non ambisce alla reputazione del suo protagonista, ha scritto un'opera più che possibile [...] La musica di questo libretto è del sig. Giuseppe Scappa, e al certo l'ha ben meritata con l'intenzione poetica, scz. ec. ».

Lasciando ai musicologi, se ne valesse la pena, il compito di riamazzare e spartirlo e liberarlo, ci limitiamo ad osservare che Stendhal,

⁴⁷ I, pp. 14-15.

ancora una volta, si dimostra bene informato dei retroscena italiani, e che ci sembra fuori dubbio l'intervento censorio di Beatrice, di cui si dovevano ridere molto nei salotti milanesi; e che si trattasse infine di una « précaution insulte » è dimostrato dalla prudente, ma conoscendo appunto il retroscena, aliquanto maligna allusione a Torquato Tasso del mondano cronista del « Corriere delle donne », certo con gran dispetto della « vieille coquette ».

Del Litro cita l'« heure et demie de bonheur rendue avec ce paumé Tasse » trascorsa da Stendhal nel 1810 (lettera a Pauline del 4 giugno 1810) leggendo le lettere del Tasso⁴⁶; molti anni dopo, ricordando o rileggendo le *Lettere*, nella *Vie de Henri Beyle*⁴⁷, con lacida intelligenza unita di firenze e di qualche amaritudine, osserva: « L'erreur et le malheur du Tasse fut de se dire : Comment ! toute l'Italie si ride ne pourra pas faire une pension de deux cents sequins (2300 francs) à son poète ! J'ai lu ça dans une de ses lettres. Le Tasse ne voyait pas, faute d'Holbein⁴⁸ (di cui Stendhal cita poco prima la massima che lo ha salvato: « la société paye les services qu'elle voit »), que les cent hommes qui sur dix millions comprenaient le Beau qui n'est pas imitation ou perfectionnement du Beau déjà compris par le vulgaire, ont besoin de vingt ou trente ans pour persuader aux vingt mille âmes les plus sensibles après les leurs que ce nouveau Beau est réellement beau ».

Sulle *Lettere* del Tasso ritornò nel 1839 in una nota del 15 marzo 1840, in margine a *Le Roage et le Noir* del Fondo di Clodoveo Bacchini⁴⁹: « Le 15 mars 1839 I avviò dans l'ardor des corrections d'épreuves de la Charteuse. L'épisode de Waterloo à 75 pages et ayant que l'action soit nouée. Je le juge d'après le manuscrit du Tasse que j'ai

⁴⁶ ALFREDO COMANDINI, *L'Italia nei cento anni del secolo XIX*, Milano, Vallardi, 1906-1902. Nel volume dedicato al periodo 1800-1825, a p. 866, sono in data 10 gennaio 1826, richiamano: « Alle ore 2 1/2 pom., dopo venti anni di assenza, entra a Milano Maria Beatrice Ricciarda d'Este, vedova di Ferdinando d'Austria già generazione di Ludovisio e recata a madre rispettivamente di Francesco I e di Maria Luigia, che riceverà ai piedi dello scalone del palazzo sede a. Maria Beatrice Ricciarda, ex compagno del Ducale (stesso degli Estensi discendenti da Cesare, che d'inde origine, dal figlio Francesco IV, agli Asburgo-Este, ultimi duchi di Modena) rimessa a Milano, subito su hore raggiunso a Torino, fissa al giugno 1816.

⁴⁷ Cfr. V, Das Litro, La vie insidievolle, ch., p. 426, e anche Correspondence, ch., 1 p. 377, nota.

⁴⁸ II, pp. 241-242.

va le 6 mars, et où il juge l'épisode d'Olindo et Sofronia dans un petit volume donné par le Prince et où il note ses sentiments et les choses à placer dans son poème. Il justifie la mauvaise grâce de cet épisode en disant: Il lui a plus. J'étais profondément touché après la lecture de ces vingt lettres manuscrites ». Il passò è alquanto oscuro e noi non siamo riusciti a rintracciare questo manoscritto.

Del Litro pensa (vedi le note a p. 426 della *Vie intellectuelle* e a p. 577 della *Correspondance*) che Stendhal abbia conosciuto le lettere del Tasso attraverso le *Lettere famigliari* di Torquato Tasso, con annotazioni storiche e critiche di Gustavo Jagerstam, accademico fiorentino, Lipsia, 1803. La cosa è possibile per quanto riguarda le laceranze del Poeta circa il suo essere sprovvisto di una pensione che lo vogliesse dall'indigenza⁵⁰. Ma dell'episodio di Olindo e Sofronia, non v'è traccia nelle *Famigliari*, mentre vi si accenna spesso (era per difenderlo o per condannarlo) nelle cosiddette *Lettere poetiche*, che fanno parte del terzo volume delle *Opere del Tasso*, Classici Italiani, Milano, 1824, che Stendhal potrebbe aver visto. Ci sembra in particolare che egli si riferisca alla lettera a Scipione Gorogna del 5 aprile 1575 a p. 310, non numerata, (corrispondente alla n. 23, vol. I del Guasti), dove il Tasso afferma: « Ben è vero, ch'ha quanto a l'episodio d'Olindo, voglio infangher genio e principi, poiché non v'è altro luogo dove trasportarlo ».

E da notare in entrambi i casi il consueto procedimento col quale Stendhal « vitalizza » le sue fonti, « andolicizzandole » (se così si può dire) e drammatizzando (e in questo dimostra un senso del teatro che poi non si rinnova nei suoi patetici tentativi di drammaturgo fallito); vale a dire, dando concretezza e consistenza artistica del tutto nuovo alla citazione. Non so se per distanziarne, o per gioco paziente e fantasioso del ricercatore, ai quali la fonte si presenta talvolta smaccata-

⁴⁹ Ripresa da Caruccio nello nota a p. 474 della *Prospettiva*, II.

⁵⁰ Anche in questa raccolta le lessentisti la proposero siccome spesso: « Nel sibi però non possono vivere lessentisti né i principi non riconoscono con questi tributi la nostra vita » (Lettera n. 28, signata nella classica edizione delle *Lettere* di Torquato Tasso, a cura di Cesare Guasti, Firenze, Lessona, 1824-35, ed. n. 482 vol. III, p. 85). Si vedano anche le lettere n. 71 e 142 (rispettivamente a. 815 e 1581 del Guasti), ma su questo tema il grande Tasso è riuscito a rimanere spesso, e ne aveva ben donde; quando finalmente cessava una pensione dal papa era tenuta sul punto di morire.

tamente patente o soltanto quasi infantilmente nasosta, a volte trasformata, « trasfigurata » e veramente esigentissima.

Maggiori precisazioni potranno darci comunque gli specialisti del Tasso. Quanto a noi, dovremo essere grati al duca di avere indotto il Tasso a conservare Olindo e Sofonisba, e al Tasso di avere col suo esempio indotto Stendhal a conservare la battaglia di Waterloo, e più ancora al « genio » dell'uno e dell'altro.

Altra testimonianza del persistente interesse di Stendhal per il Tasso è data dalla sua lettera al conte Cini, da Parigi, il 3 gennaio 1839: « On m'a demandé l'autre jour dans une société savante ce qu'il fallait penser des manuscrits du Tasse qu'un M. Alberti va publier je crois à Turin. Quand j'ai vu M. Alberti il m'a paru fou et ses manuscrits falsifiés par quelque galérien adroit. Peut-être en est-il digne lui-même. Qu'en pensez-vous? La vicende di « un certo capitano e conte Marino Alberti di Orte » che, « dopo il 1830, portò attorno per l'Italia diversi autografi del Tasso » è narrata diffusamente dai Guasti (V, p. 263), ed è una storia non soltanto comica, se è vero che il povero Alberti dovette farsi 7 anni di carcere, condannato dal Tribunale criminale di Roma, per avere tentato di pubblicare quel manoscritto certamente falso in Ancona. Fu liberato nel 1831, essendosi riconosciuta dalla Sacra Consulta la sua innocenza (« me quel tribunal — observe sennamore il Guasti — poteva dichiarare innocente l'Alberti, non sinceri gli autografi »). Il che provrebbe di nuovo il falso psicologico di Stendhal, che deve davvero aver conosciuto a Roma l'Alberti, dove questi, nel 1835, aveva concluso un contratto per la pubblicazione della sua opera, poi iniziata a Lucca nel 1837, evidentemente ignorandolo Stendhal, che qui allude probabilmente, sbagliando il luogo, al contratto concluso fra l'Alberti e il libraio Mazzarini e Sodì di Ancona nel 1838, che vale al disgraziato la condanna del tribunale di Roma.

« Pazzo » e « dupe », dunque, secondo Stendhal, l'Alberti, vittima come il suo Tasso, di fantasie, di raggiuti, e anche — durezza di principi e di tempi — di crudeltà sproporzionate alle colpe o alle follie reali: sette anni di carcere al Tasso e al suo ottocentesco proteta, e se per il primo si trattò di un ospedale — a quel tempi peraltro non molto dal carcere distinibile — per il secondo si trattò di vera e propria galera, più o meno benedetta e non certo mitigata dalla proclamata innocenza, dopo, appunto, sette anni.

Stendhal infine, pensò a una *Vie du Tasse*? Certo la mise, con qualche improntualità, fra le sue opere, come ha rilevato P. P. Trompe⁷⁰, nella prima edizione della *Chartreuse* (1839) senza averla scritta. Concediamogli che l'avesse fra i suoi progetti, col rimpianto che non sia stata realizzata.

Vediamo ora più da vicino il problema delle diverse valutazioni del Tasso e dell'Arioste da parte di Stendhal, a cui abbiamo accennato citando più sopra una nota di Arbolet.

Riportiamo anzitutto più per esseno alcuni significativi passi della *Vie de Henri Brillard*:

Aujourd'hui, les héros de l'Arioste ne semblent pas palefreniers dont la force fait l'unique mérite, ce qui me met en dispute avec les gens d'esprit qui préfèrent hautement l'Arioste au Tasse (ici M. Bostadossi, Don Filippo Calzani), tandis qu'à mes yeux, quand par bohéme le Tasse oublie d'imiter Virgile ou Homère, il est le plus touchant des poètes⁷¹.

Nessun dubbio quindi, come è implicito nell'interesse grande per il Tasso sopra documentato, che già prima e all'epoca della redazione di *Henri Brillard* (1835-36), Stendhal è tutto per il Tasso, e non solo sommariamente l'Arioste, ma sembra capitolo ben poco, l'arioste infatti: « Je ne puis arriver à parler de l'Arioste dont les personnages et portefaits par la force n'ennagent tellement aujourd'hui. De 1796 à 1804 l'Arioste ne me faisait pas sa sensation propre. Je prenais tout à fait au sérieux les passages tendres et romanesques. Il frayait, à mon avis, le seul chemin par lequel l'émotion païenne arriver à son éme. Je ne puis être touché jusqu'à l'attendrissement qu'après un passage comme ça ».

Dal che sembrerebbe che la *nemesis propre* dell'Arioste debba essere quella che possono suscitare forzati fascini, mentre non sarebbero da prendere sul serio i passi « tendres et romanesques ». I destinatari del Tasso dovevano proprio aver fatto andare in bestia il suscettibile Stendhal per fargli dire simili encensità. Dalle quali tuttavia

⁷⁰ Fra le edizioni delle *Lettres italiennes* di quel tempo, che Stendhal sembra potesse conoscere, c'è anche quella commentata nelle Opere, Pisa, presso Nicola Capponi, 1825-27. Si trarrebbe in questo caso dalla XIII, vol. III, XV delle Opere.

⁷¹ *Corespondance*, cit., III, p. 273.

si riscatta — con felice, implicita e subitanea contraddizione (accade a Stendhal, come a ciascuno di noi, di essere talvolta « bête », ma si riprende con la velocità del lampo; sicché è da preferirsi a Flaubert, che col suo odio zoologico per le « bêtes » finiva forse per essere fedelissimamente « bête » anche lui — ci si passi la digressione) — laddove individua uno dei motivi del fascino inesauribile dell'arte dell'Arioste: l'alternanza umana e sapiente del serio e del faceto.

Lo stesso motivo, ma con uno sforzo critico che non manca di spunti geniali, è ripreso da Stendhal nell'aprile 1840 in un passo che porta appunto il titolo « L'Arioste »²⁵ nel quale, dopo aver segnalato in nota: « Je vais à la chasse des idées. Je note celles-ci pour m'en souvenir », egli dice: « Ces jours derniers en lisant Casanova j'ai entrevu qu'il y avait quelques chose à faire de mieux que l'Arioste (à gréve égal cela va sans dire). Le principal mérite des héros de l'Arioste c'est la force physique. Or rien de plus méprisé maintenant que la force physique. Rendre les héros aussi aimables que le composent les meurs actuelles, c'est ce que Byron eût pu faire s'il avait eu le génie bastant. Mais rien de plus aisé à comprendre que les sombres honneurs d'une sombre forêt et de son vaste silence », la chose « est si aisée à comprendre que sur-le-champ on arrive au sentiment que peut donner cette chose. Autre effet de la facilité à être comprise: la sombre forêt touche la femme de chambre comme la marquise sa maîtresse. La position sociale du don Juan de lord Byron chez la duchesse de Fitz Falle est fort difficile à comprendre exactement. La femme de chambre ne la voit point dans toute son étendue, dans toute son énergie. Donc (je vais à la chasse des idées), il faut laisser les héros dans les siècles passés, — même dans les temps fabuleux de Charlemagne et de Turpin. Mais voilà deux choses: 1^e la force physique, seule qualité; 2^e l'absence de payans et d'autres gens du monde que les chevaliers; 3^e il faut leur donner un autre genre de mérite que la force physique. Un mérite se présente d'abord, c'est la science de ce jeu des échos qu'on appelle l'art de la guerre ».

Idee tutt'altro che peregrine in sé, ma che denotano pur sempre una incomprensione pressoché totale del complesso universo aristostesco.

²⁵ *Molt'italia romanzata nelle ore»* di Stendhal, Roma, 1924, p. 4.

²⁶ *Vie de Remy Bralard*, etc., II, p. 6.

Atriviamo così, si direbbe bruscamente e inopportunitamente, a un sorprendente « revirement » di 180 gradi nel giudizio di Stendhal sull'Arioste nei confronti dell'aristostesimo Tasso, che viene « malloppo con estrema disinvoltura e snai, si direbbe, con ingratitudine e patetica ingiustizia».

Nella prima redazione della famosa lettera a Balzac, per ringraziarlo dell'altrettanto famoso giudizio favorevole sulla *Chérabarac*, in data 16 ottobre 1840, Stendhal infatti così si pronuncia: « Quant à la perfection de la narration, c'est l'Arioste. Les pédaits lui ont préféré le Tasse qui sonne tous les jours ». E nella seconda redazione (17-28 ottobre): « Mon auteur de tous les jours c'est l'Arioste ». E ancora nella terza (28-29 ottobre): « Excepté Madame de Mortemart et ses compagnes, je n'ai rien lu de ce qu'on a imprimé depuis trente ans. Je lis l'Arioste dont j'aime les récits »²⁶.

Un simile radicale cambiamento di atteggiamento nei riguardi dell'Arioste, per concedendo a Stendhal, come a ciascuno di noi, di rimbombare Baudelaire, « il diritto di contraddirsi », non può essere innovativo. Stendhal deve aver compiuto una attenta rilettura dell'Arioste in quei mesi, dall'aprile 1840, data del passo sopracitato suggeritogli dalla lettura di Casanova. Deve aver sentito il bisogno di tale rilettura, proprio perché forse lo prese qualche scrupolo sulla sua così semplicistica riduzione del mondo aristostesco alla « force physique », arancia idea fissa che lo dominò dal 1835-36 (*Henry Bralard*) all'aprile 1840.

Tale rilettura è testimonianza chiaramente dalla lettera Balzac. Egli scopre nell'Arioste anzitutto la perfezione tecnica del narratore, perfezione che certo aveva influito inconsciamente in lui in seguito alle precedenti più o meno saltuarie letture, a partire soprattutto da quella infastabile. Vi scopre anche la bellezza sottile del « récit », e pensiamo agli allacci alle impareggiabili « novelle » del *Furioso*. Ma giurare anche

²⁷ Dha Lavy, sous à *Jeanne Liseuvre*, etc., « Réminiscences évidentes de la Plaidy de Racine ». Vede che il richiamo alle favole viaggia pure in *L'Adèle* quando ad ogni riferimento al « drame » Ippolito: « Les fables de ma crise meissa souvent ressemblante » (I, sc. 1); « Déesse qui me rattrape ! Il meurt des fonds » (I, 3); « Dans les fonds des fonds où l'on se croise ? »; « Amas dans les fonds monsieur Javouze » (III, 2); « Amas dans les fonds monsieur Javouze » (III, 3); « Amas dans les fonds monsieur Javouze » (III, 4); « Amas dans les fonds monsieur Javouze » (III, 5); « Dans les fonds des fonds où l'on se croise ? »; naturalmente parlaone che Stendhal si sia ricordato parzialemente dell'ultimo verso del dicitorno *Centre de La Voisine*, *Le Clochette*; « la foudre des bois et leur vaste silence », mentre il « simulacrum », in tempi di Victor Hugo, non viene probabilmente di così lontano.

a cogliere il significato profondo del vario, complesso, drammatico e persino tragico, eppure inciso di ironia e di sorridente distacco, dell'universo aristotelico? Non ci sentiremo di affermarlo¹⁹, anche se, per dare ad esso tanta importanza in quella specie di suo testamento letterario che è a nostro avviso la pur soltanto abbozzata, nervosa e geniale lettera a Balzac, non può non averlo intuito.

Stendhal compì dunque la parabola che molti compiono nei riguardi dell'Ariosto e del Tasso; indifferenziata ammirazione per l'uno e per l'altro negli anni dell'infanzia, coglierono quello che è possibile coglieri a quell'età: netta preferenza per il Tasso nella giovinezza, quando il sentimento prevale nell'infinita gamma di cose che sono nell'uomo e nel mondo, fino a quando, nella piena maturità, fatti più esperti e pensosi di lui stessi e del mondo, si « riscopre » l'Ariosto. Col rischio, fino a questa riscoperta, di sottovalutare l'Ariosto a vantaggio del Tasso, e viceversa poi. Cosa nota del tutto assurda, perché ogni affermazione implica una negazione, ma da applicarsi « con giudizio » ai grandi poeti.

Ma Stendhal era un passionale, di quelli che per amare Corneille o Shakespeare debbono odiare Racine (altra sua assurda avversione, che avrebbe dovuto invece considerarlo, come fu, suo lontano precettore), o che per amare Verdi debbono odiare Wagner, e viceversa. Povero Tasso, sempre sfortunato. Persino quello che sembrava il suo più appassionante ammiratore di tanti anni lo abbandona alla fine e lo dà in pasto alle genti da lui più detestate: i pedanti.

Quanto a noi, pur con le nostre inevitabili, anzi necessarie predilezioni, cerchiamo di capire e di amare Shakespeare, Corneille e Racine, Verdi e Wagner, l'Ariosto e il Tasso, e, naturalmente, Stendhal.

¹⁹ *Correspondance*, cit., II, p. 396, 399, 406. La prima citazione in particolare dimostra che nemmeno l'affermazione di Del Lisco: « Comme un dévouement et ses contemporains, Stendhal a soupiré en une prédilection marquée par le Tasso » (Thibault, II, p. XXX), così come quella analoga di *Abusif* sull'Ariosto, va presa alla lettera.

Le giornate reggiane di Stendhal (*)

di Giannino Degati

Gianto a Maniglia, Stendhal annotava nel suo *Journal*, il 27 marzo 1806 (*Journal*, III, 27): « J'écris ceci dans ma nouvelle chambre, qui me rappelle celle que j'occupais à Réggio et où j'écrivis avec tant d'enthousiasme ». Da che cosa era dipeso questo stato d'animo? Dalla speranza di realizzare il suo sogno di scrivere per il teatro.

A Réggio giunse nei primi giorni del marzo 1803, dopo aver raggiunto il 24 o il 25 febbraio a Mantova il generale Michaud, del quale era appena stato nominato assistente di campo.

Difatti, il generale, secondo il suo stato di servizio, aveva avuto l'incarico verso la metà del febbraio di un oceano in Toscana; ma la Toscana era in quei giorni ancora sotto il comando di Murat e Michaud non prese l'incarico anegiastigli, e ricevete quello dell'ala sinistra a Fiesca. Probabilmente Réggio fu l'ultima tappa del generale verso il sud. Nell'intreccio degli ordini, attese, prima di far ritorno a Milano, qualche giorno assieme al suo sfiorino di campo, con quell'esercito che utiliva: « le citoyens de Réggio, le bons Bourgeois de Milan, le bons Navarrais et le gal Vénitien ».

Stendhal poseva, per averlo conosciuto, esaltare il coraggio dei Reggiani e la città gli apparve essere « pour le patricianisme en Italie ce que l'Alace est en France. La vivacité et le courage de ses habitants sono collébres » (Rome, I, 197). L'ufficiale milanese, che aveva combattuto a Raab o in Spagna, « a été banni comme l'officier de Réggio » (Rome, I, 238).

Un episodio nell'agosto del 1796 già aveva reso celebre la città

(*) Le classificazioni dei testi di Stendhal richiamano l'edizione curata da H. MARTINET, Paris, Le Dixan. Per la bibliografia, cfr. L. MASSON, *Stendhal a Réggio in il 3° centenario del Teatro Municipale. Il ritratto a Réggio Emilia*, 1955.